



Catherine Soullard

## Dans les blancs...



sur *Quelques heures de printemps*  
de Stéphane Brizé

On a parlé de ce film, son sujet (de surface) étant à l'ordre du jour, une femme se sachant condamnée par la maladie adhère à un organisme suisse de suicide assisté. Mais est-ce vraiment le propos de Stéphane Brizé ? D'autres motifs, les rapports entre une mère et son fils, le désarroi, la solitude, l'abandon, le silence qui conduit à l'impasse me semblent irriguer son dernier opus avec autrement de profondeur. Dans tous les films de ce réalisateur, parents et enfants s'affrontent. Dans aucun d'eux en tout cas leur dialogue ne coule de source. De même entre amants. L'amour est-il indicible ? Ne peut-il être exprimé que trop tard ? Il y a du Pialat chez Brizé. Une même rugosité les lie. Une même façon de ne pas dire, ou trop. Une colère. Une même façon de manier l'antiphrase. Quand Pialat titre « *L'amour existe* », Brizé titre « *Quelques heures de printemps* », ou « *Je ne suis pas là pour être aimé* ». On est tous là pour être aimé. Encore faut-il pouvoir l'accepter. Chez Pialat comme chez Brizé, c'est presque impossible. Mais quand les êtres ne parlent pas, le décor parfois s'en charge. Les animaux, les paysages, les plantes, l'intérieur des maisons, les objets. Les voilages, le buffet de la salle à manger, un évier, le gant de toilette, une cafetière électrique, la télévision, un yaourt. Et le chien, Calie, bien sûr.

Pas de pathos, du brut, de l'austère, de l'organique, de la vie. N'est-ce pas le plus beau compliment que l'on puisse faire à un film que de le qualifier de vivant. Pourtant son héroïne, Yvette Evrard, est presque déjà morte. Blouse bleue claire, petit chignon gris neigeux, peau diaphane, regard bleu lavé éteint, lumière électrique ou constamment filtrée par les voilages blancs, tout est passé chez elle, tout a passé sans qu'elle ne moufte. Reste l'habitude et les rituels. Se débarbouiller face au miroir de l'armoire de toilette, ramasser les miettes sur la table, retirer serviettes et torchons secs du fil où ils séchaient dans le jardin, ranger une à une les pinces à linge, repasser, frotter le sol de la cuisine à la serpillière, éplucher carottes et pommes, faire des bocaux de compote, aller chez le coiffeur... Il y a aussi l'immense puzzle qu'il faut terminer. À son voisin qui la taquine parce qu'elle confond neige et nuages, elle dira « *c'est possible, moi, dans les blancs, je me mélange* ». Patience, mesure, ordre, du propre, du blanc à perte de vie. « *C'est bien comme ça* » dit-elle encore, elle pour qui le pire serait d'être prise par surprise comme elle l'avoue à son médecin lors d'une consultation. C'est peut-être justement ce qu'Alain, son fils, a eu un jour le tort de faire.

Qu'elle soit explosive chez Alain ou civilisée chez Yvette, la violence entre eux est exacerbée, s'exprimant dans des champs contre champs et des dispositifs symétriques entre mère, fils ou encore voisin. Rigueur, précision documentaire, attention et tendresse pour les personnages, sobriété. On en oublierait presque le cinéma. Chez Stéphane Brizé comme chez tous les grands, art et modestie marchent de pair. Les plans séquence qui exigent la perfection tant du point de vue de la mise en espace que du jeu des acteurs

sont de toute beauté. Certaines scènes tenues jusqu'au malaise disent le mystère des êtres et de leurs relations.

Rien de grandiose ici, on se lave, on s'habille, on mange, et on souffre au son d'une télévision omniprésente qui dicte aussi bien une façon de mourir que le prénom d'un bébé. Les êtres y sont taiseux (comme souvent chez Stéphane Brizé) vivant sous des dehors obscurs et désenchantés des conflits et des drames implacables. C'est cette intériorité qui chavire.